

EVOLUTION DE LA CONCEPTION DU MONDE

Dornach, 25 mars 1922

Nous avons souvent jeté un coup d'œil rétrospectif sur les manières de voir des temps passés. Dans un certain sens nous le ferons encore une fois aujourd'hui dans le but d'acquérir quelques points de vue à utiliser pour jeter des coups d'œil sur l'évolution historique de l'humanité. Remontons les millénaires, par exemple jusqu'à l'époque que nous appelons, dans notre terminologie, l'époque de civilisation protohindoue. Nous trouvons là une manière de voir totalement différente de celle de notre époque. Lorsque nous remontons à ces temps anciens nous savons qu'alors on ne voyait pas la nature comme nous la voyons aujourd'hui. Les gens la voyaient en percevant directement les êtres spirituels de la nature. On les percevait dans les différentes parties de la surface du globe, dans les montagnes, dans les fleuves et aussi dans tout ce qui entoure directement la Terre : dans les nuages, dans la lumière, etc. Pour les êtres humains de ces temps reculés il aurait été inconcevable de parler de la nature comme nous le faisons aujourd'hui. Pour prendre une image vulgaire, mais appropriée, il en aurait été comme si, nous trouvant aujourd'hui

devant de nombreux cadavres, nous disions que nous sommes en compagnie d'autres personnes. Des millénaires avant notre ère, ce qui se présente aujourd'hui à nos yeux comme étant la nature nous aurait donné l'impression de n'être que le cadavre de la nature. En effet, l'être humain percevait alors un élément psychique et spirituel dans tout ce qui l'entourait.

Nous savons, comme les poèmes, mais aussi les mythes et les légendes l'ont révélé à l'humanité actuelle, qu'on croyait jadis que des êtres psychospirituels vivaient dans les sources, dans les cours d'eau, au sein des montagnes, etc. Mais nous pensons simplement que les Anciens ont donné libre cours à leur fantaisie, qu'ils se le sont imaginé. Or ceci est un point de vue naïf. Les Anciens ne se le sont pas imaginé. Au contraire, ils percevaient le psychique et le spirituel comme nous percevons les couleurs, le tremblement des feuilles des arbres, etc. Ils percevaient directement ce qui est psychique et spirituel et ils auraient considéré ce que nous appelons aujourd'hui la nature comme étant le cadavre de la nature. Néanmoins il y avait chez les Anciens certains individus qui s'efforçaient d'acquérir une manière de voir différente de celle qui était alors courante.

Vous savez bien qu'aujourd'hui, lorsque les hommes cherchent à posséder une autre approche des choses que le commun et qu'il réussissent, ils deviennent "des personnes qui ont fait des études", ils ont acquis des notions sur ce qu'on ne voit que

de l'extérieur. Ils connaissent la science, comme on l'appelle. Aux temps reculés dont nous parlons cette science-là n'existait pas, mais certains individus s'efforçaient d'aller au-delà des idées courantes de la vie ordinaire; seulement ils n'étudiaient pas comme on étudie aujourd'hui. Ils faisaient certains exercices qui n'étaient pas du genre de ceux dont nous parlons aujourd'hui en anthroposophie, c'était des exercices qui étaient plutôt liés, en ces temps reculés, à l'organisme physique. On faisait, par exemple, des exercices qui développaient le processus respiratoire en autre chose que ce qu'il est naturellement. On ne s'enfermait pas dans des laboratoires pour y faire des expériences, mais on faisait, en quelque sorte, des expériences sur soi-même. On réglait sa respiration. Par exemple on inspirait, puis on retenait l'air inspiré et on cherchait à percevoir ce qui se passait à l'intérieur de l'organisme par ce changement de respiration. Ces exercices respiratoires ne sont pas à imiter à notre époque, mais jadis c'était un moyen par lequel on pouvait arriver à des connaissances supérieures à l'ordinaire. On percevait la nature par les facultés ordinaires, c'est-à-dire qu'on voyait extérieurement les choses comme nous les voyons, mais en même temps on voyait ce qui est psychique et spirituel dans toutes les choses de la nature.

Lorsque les êtres humains s'adonnaient à de tels exercices, dont l'essence s'est conservée bien que d'une manière affaiblie dans ce qui nous vient de l'Orient dans les exercices de yoga, ils modifiaient

leur respiration par rapport à la respiration habituelle; alors le psychico-spirituel disparaissait de l'environnement et la nature devenait pour l'être humain ce qu'elle est aujourd'hui pour nous. Ainsi, en ces temps reculés, il fallait faire des exercices pour voir la nature comme nous la voyons aujourd'hui. Sans ces exercices, les êtres psychiques et spirituels de tout l'environnement sautaient, pour ainsi dire, aux yeux de chaque être humain. En modifiant le processus respiratoire, on chassait les êtres psychiques et spirituels.

J'ai parlé de "savants" pour désigner les personnes qui s'efforçaient de voir au-delà de la connaissance générale. Les savants des temps reculés s'efforçaient d'avoir autour d'eux une nature qu'ils percevaient comme une sorte de cadavre, au lieu de la voir pleine d'un élément psychique et spirituel. En regardant la nature, les êtres humains ordinaires se sentaient, pourrait-on dire, comme dans un univers de vagues psychiques et spirituelles. Mais ils s'y ressentaient comme nos contemporains le feraient en rêvant d'images vivantes, et ils avaient de la peine à se réveiller. C'est ainsi que les hommes ordinaires se ressentaient jadis. A quoi, par contre, étaient arrivés les individus que nous appellerons les savants de jadis ? Par des exercices spéciaux, ils s'étaient élevés au-dessus de l'élément de vagues agitées. Ils l'avaient anéanti dans leur perception, si bien qu'ils avaient l'impression d'avoir alors autour d'eux quelque chose de mort, de cadavérique. A quoi voulaient-ils arriver ainsi ?

Ils recherchaient un sentiment de soi plus vigoureux. Ils recherchaient quelque chose qui les ferait se percevoir eux-mêmes, se ressentir eux-mêmes. Aujourd'hui nous disons *je suis* à chaque instant. *Je* est un mot que nous avons sur les lèvres du matin au soir, car il nous est naturel et d'un usage évident. Mais il n'en était pas ainsi jadis. *Je* et surtout *je suis* n'étaient pas d'un usage évident dans l'expérience de la vie journalière. C'est cela que les êtres humains devaient conquérir et pour cela ils devaient d'abord faire des exercices. Lorsqu'ils les avaient faits, ils arrivaient à une perception intérieure qui leur permettait de dire *je suis* avec un certain degré de véracité. Ils arrivèrent ainsi à la conscience de leur propre être.

Ce qui est évident pour nous ne fut perçu, par les êtres humains de jadis, qu'après avoir fait, par un processus de respiration, des efforts intérieurs. Pour s'éveiller à eux-mêmes ils durent d'abord, en quelque sorte, soustraire l'environnement psychique et spirituel à leur vue. Ils arrivèrent ainsi à la conviction qu'ils existaient, qu'ils pouvaient dire *je suis* à eux-mêmes. Avec ce *je suis*, il leur fut aussi donné quelque chose qui est évident pour nous aujourd'hui : l'épanouissement de l'intelligence. Ils développèrent ainsi la faculté d'avoir une pensée intérieure séparée.

Remontons à l'époque où l'ancienne manière orientale de voir la nature était courante. Dans la vie journalière on percevait alors la nature dotée d'âme. Mais on avait un sentiment de soi très fai-

ble, presque inexistant, qu'on ne résumait pas dans la conviction d'être un *je suis*. Par contre, ceux qui étaient formés dans les centres des mystères étaient amenés à percevoir ce *je suis*, mais ils ne le percevaient pas comme nous le faisons aujourd'hui, c'est-à-dire comme une chose évidente. Dès qu'ils étaient arrivés, par le processus respiratoire, à pouvoir se dire *je suis* par une conviction intérieure, par une perception intérieure, ils percevaient aussi quelque chose qu'on ne perçoit plus aujourd'hui.

Rappelez-vous votre enfance. Vous parvenez à y penser seulement jusqu'à un certain moment, sans pouvoir remonter plus loin. Vous avez été un bébé, mais vous ne savez pas ce qu'était la vie intérieure que vous aviez comme bébé. La faculté de se souvenir s'arrête à un certain moment. Vous existiez déjà, vous courriez à quatre pattes, vous receviez des caresses de votre mère ou de votre père. Vous avez peut-être piétiné, agité vos mains, mais dans votre conscience ordinaire vous ne savez pas ce que vous avez alors perçu intérieurement. Néanmoins votre vie psychique était plus animée, plus intense qu'elle ne l'a été depuis. En effet, cette vie psychique intense a modelé votre cerveau, a imprégné le reste de votre corps physique et l'a modelé. C'était une vie psychique intense. C'est dans cette vie psychique que l'ancien Indien se sentait transporté au moment même où il se disait " je suis ".

Représentez-vous d'une manière vivante comment cela se passait. Lorsque l'être humain se disait *je suis*, au lieu de se ressentir au moment présent, il

se sentait transporté dans sa plus tendre enfance. Il se ressentait comme il s'était senti dans sa plus tendre enfance, et c'est à partir de là qu'il se disait *je suis* tout le reste de sa vie. Avant de pouvoir se dire *je suis*, il devait retourner à sa plus tendre enfance et alors seulement, la force qui dit *je suis* s'écoulait, en quelque sorte, de sa plus tendre enfance dans toutes les années suivantes. Ce retour de soi en arrière était tout naturel. Mais autre chose, qui peut paraître absurde mais c'est un fait, se rattachait encore à cela. En retournant ainsi en arrière, on se disait – je le dis d'une manière un peu grotesque – maintenant je retourne dans la petite tête que j'avais étant bébé, car c'est là que se trouve une vie psychique qui me devient transparente et me dit *je suis*. C'est encore vrai pour nos contemporains, mais ils n'en savent plus rien. Jadis on travaillait à en acquérir la connaissance, on pénétrait dans la vie psychique du bébé, on savait que ce n'est pas du monde physique que provient cette vie psychique du bébé, et on se disait : je sais que je l'ai apportée du temps où je n'avais pas encore de corps physique. J'étais dans le monde psychique et spirituel. C'est en lui que j'ai senti, éprouvé et perçu mon *je suis* avec le plus d'intensité. J'ai apporté ma vie psychique et lorsque j'ai reçu un corps physique elle s'est en quelque sorte déversée en lui, l'a modelé. Elle m'est revenue de mon être intérieur, mais elle y avait d'abord pénétré depuis le monde psychique et spirituel où elle vivait. En fait, lorsque l'ancien yogi indien se transportait dans sa plus tendre enfance,

au moyen des exercices respiratoires, il prenait conscience de l'époque qui avait précédé son existence terrestre, cela lui venait à l'esprit comme un souvenir; ainsi qu'aujourd'hui on se rappelle quelque chose qu'on a vu il y a dix ans. De même jadis, à l'époque protohindoue, lorsqu'on se fortifiait intérieurement par des exercices respiratoires, au moment où le *je suis* fulgurait à travers l'âme c'était comme l'apparition d'un souvenir. À la place du monde extérieur du moment, on rendait vivant ce qui avait été le monde extérieur d'avant notre descente dans le monde physique.

Je me servirai encore une fois d'une expression courante qui, appliquée à ces temps anciens, semblera infiniment béotienne : par l'étude du yoga on se sentait soulevé hors de l'existence terrestre du moment et inséré dans l'existence psychique et spirituelle. On devait donc l'ascension dans les mondes psychique et spirituel à l'étude que l'on faisait. On avait une conscience légèrement différente de celle d'aujourd'hui. Le sage, le yogi dans le sens d'alors, était capable de penser, mais il se pensait dans le monde suprasensible duquel il était descendu dans l'existence terrestre. Quant au reste de la population, elle n'était pas capable de penser, elle ne pouvait que rêver.

Ceci est, en même temps, caractéristique de l'époque de l'évolution terrestre qui, en gros, précéda la manière de voir gréco-romaine de la quatrième époque postatlantéenne. Au cours de cette époque le *je suis* avait déjà pénétré un peu plus dans la con-

science journalistique ordinaire. A vrai dire, à cette époque-là, le *je suis* reposait encore dans le Verbe, il n'était pas encore aussi nettement séparé qu'il l'est aujourd'hui en nous. Néanmoins il y avait déjà une perception nette du Moi, perception qui était devenue un fait naturel, évident de la vie intérieure. En contrepartie, la nature extérieure était déjà plus ou moins privée d'âme. Pourtant, même sans une formation particulière, le Grec avait encore la faculté d'adopter les deux points de vue l'un à côté de l'autre. Le Grec percevait encore nettement ce qui est psychique et spirituel dans les sources, les fleuves, les montagnes, les arbres bien que plus faiblement que les peuples plus anciens. En même temps il était capable de faire abstraction du psychique et du spirituel, de percevoir ce qui est mort dans la nature et avoir ainsi un sentiment de soi. Cela donna un caractère particulier à la Grèce. Le Grec n'avait pas encore notre manière de voir le monde. Il pouvait en même temps développer des idées et des conceptions du monde comme les nôtres, et prendre au sérieux les représentations données par les images. D'une façon générale il vivait autrement que nous. Par exemple, nous allons au théâtre pour nous distraire; en Grèce on n'allait au théâtre dans ce but, pourrait-on dire qu'à partir de l'époque d'Euripide, à peine à celle de Sophocle et en tout cas pas à l'époque d'Eschyle et auparavant. On assistait alors aux représentations dramatiques dans d'autres buts que la distraction. On avait nettement l'impression que des êtres psychiques et spirituels

vivaient dans tout, dans les arbres, les buissons, les sources etc. Or, lorsqu'on perçoit ces êtres psychiques et spirituels on a aussi, dans la vie, des moments où le sentiment de soi n'est pas très développé. Mais lorsqu'on a développé un sentiment de soi vigoureux, que les anciens ne pouvaient rechercher que par une formation par le yoga, mais que les Grecs n'avaient plus besoin d'acquiescer ainsi, tout devient mort autour de soi, on ne voit en quelque sorte que le cadavre de la nature. Mais de cette façon on s'épuise. On se disait qu'on était épuisé par la vie. De ne voir que la nature sans vie le Grec se sentait, d'une certaine façon, devenir malade psychiquement et spirituellement. Aux temps grecs du début de la conscience de soi, on ressentait vivement que la vie journalistique rendait malade, qu'on avait besoin de quelque chose qui redonnât la santé : c'était la tragédie. On allait voir la tragédie pour retrouver la santé, car on sentait qu'on s'épuisait, que dans un certain sens on se rendait malade, et que quiconque voulait rester un être humain complet avait besoin d'être soigné. Au temps d'Eschyle on jouait encore la tragédie de manière à ce que l'auditeur sente l'auteur, qui avait donné la forme, comme un médecin qui, dans un certain sens, rendait la santé aux personnes épuisées. Les sentiments de frayeur ou de compassion qui étaient éveillés par les héros de la tragédie agissaient comme un médicament. On en était imprégné. Lorsqu'on ressentait ces sentiments, ils provoquaient une crise comme la pneumonie, par exemple, pro-

voque une crise. En surmontant la crise on retrouvait la santé. Les spectacles étaient donc donnés pour rendre la santé aux personnes qui se sentaient épuisées. C'était le sentiment qu'on avait, aux temps anciens de la Grèce, en allant au spectacle. On y allait en se disant : lorsqu'on sent son Moi, le monde est privé de Dieu. Le spectacle fait réapparaître Dieu. Car c'est essentiellement une représentation du monde divin et du destin que même les dieux doivent supporter, c'est-à-dire une représentation de l'esprit qui agit derrière le monde. Voilà ce que représentait la tragédie.

Pour le Grec, l'art était encore une sorte de processus curatif. Lorsque les premiers chrétiens revivaient ce qui avait eu lieu par l'incarnation du Christ en Jésus, et qui était devenu un sujet de réflexion et de compassion grâce aux Evangiles, c'est-à-dire la marche du Christ Jésus à la Passion, à la Crucifixion, à la Résurrection et à l'Ascension, ils éprouvaient en quelque sorte une tragédie intérieure. C'est pour cela que les chrétiens désignèrent de plus en plus le Christ comme le Sauveur, le médecin, le grand médecin du monde. Aux temps plus anciens le Grec avait éprouvé cet effet thérapeutique de la tragédie. Peu à peu l'humanité perçut l'effet thérapeutique de la participation par le sentiment au Mystère du Golgotha, à la grande tragédie du Golgotha.

Dans la Grèce antique et surtout à l'époque antérieure à Eschyle, on allait voir une tragédie qui célébrait ce qui, auparavant, n'avait été célébré que

dans l'obscurité des mystères mais était devenu ensuite relativement public. Que voyait-on dans ces anciennes tragédies ? Le dieu Dyonisos y apparaissait et, par ses efforts, tirait des forces terrestres de la terre spirituelle. En le faisant et en parvenant à la surface de la terre il participait à la douleur de la terre. En tant que dieu il ressentait psychiquement ce que veut dire de vivre parmi des êtres qui passent par la mort. Il ne le faisait pas physiquement comme cela a eu lieu dans le Mystère du Golgotha. Il n'apprenait pas à subir lui-même la mort, il apprenait à voir ce qu'est la mort. On ressentait : voilà le dieu Dyonisos qui souffre profondément parmi les humains parce qu'il est obligé de voir leur souffrance. Il n'y avait d'abord sur scène que ce seul personnage, le dieu Dyonisos, Dyonisos souffrant. Il était entouré d'un chœur qui faisait le récit de ce qui se déroulait pour le dieu Dyonisos, car Dyonisos était en général le premier personnage du spectacle, de la tragédie, le seul qui agissait, entouré du chœur qui faisait le récit de ce qui se passait dans l'âme du dieu. Peu à peu, au lieu du seul acteur représentant le dieu Dyonisos aux temps anciens, il y eut plusieurs acteurs et le spectacle devint le drame. On connaissait ainsi le dieu Dyonisos en image. Plus tard on connut le Christ, le Dieu souffrant et mourant, dans sa réalité historique au sein de l'évolution de l'humanité. Il fallait que ce fait se déroule une fois sur le plan de l'histoire, devant l'humanité afin que tous les hommes puissent le ressentir comme ce qui avait été ressenti en Grèce

dans la tragédie. Dans la Grèce antique le drame était si sacré qu'on y ressentait le sauveur, le remède miraculeux de l'humanité. Mais en même temps que l'humanité participait au grand fait historique du Golgotha, le drame fut peu à peu, pourrait-on dire, descendu de son piédestal et changé en divertissement, comme ce fut déjà le cas chez Euripide pour la tragédie.

Après que la nature eut été privée d'âme pour le regard, vint le temps où l'humanité avait besoin d'autre chose que de voir le monde psychique et spirituel présenté en images. Elle avait besoin du mystère historique du Golgotha. L'ancien disciple du yoga de l'époque protohindoue inspirait l'air et le retenait, en quelque sorte, dans son corps physique pour en recevoir l'impression que l'impulsion divine du Moi vivait en lui. Le disciple du yoga ressentait le dieu en lui par le processus de la respiration. D'autres temps vinrent. L'être humain cessa de ressentir en lui l'impulsion divine dans le processus respiratoire. Mais il avait appris à penser et il disait que l'âme pénétrait dans le corps physique par la respiration. L'ancien disciple du yoga ne faisait que l'éprouver. Plus tard on dit : Et Dieu insuffla le souffle vivant à l'être humain et il devint une âme³. Auparavant le disciple du yoga l'éprouvait, plus tard on le disait. En disant cela dans l'antiquité hébraïque on percevait déjà, en quelque sorte d'une façon abstraite, ce qu'on avait perçu auparavant d'une façon concrète. On ne le voyait pas dans l'antiquité hébraïque, mais bien

dans l'antiquité grecque. L'un se déroulait toujours dans un coin de la terre et l'autre dans un autre. On ne percevait plus le Dieu en soi, comme l'ancien disciple du yoga, en revanche on percevait en image la présence du Dieu dans l'être humain, comme dans le drame grec des temps précédents. Ensuite ce drame devint un événement cosmique historique : le Mystère du Golgotha. Mais l'image fut alors dégradée, elle ne fut plus qu'une image, comme le processus respiratoire ne fut plus décrit qu'en pensée. Tout l'état d'âme humain changea.

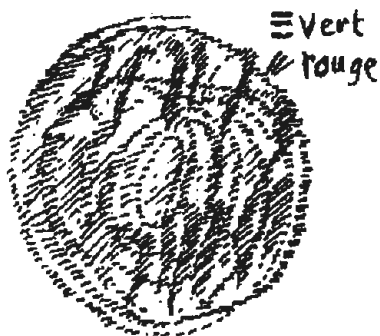
L'être humain vit le monde extérieur comme mort, et il trouva élémentaire, naturel, de le voir comme mort. Il le vit privé de dieux, il se vit lui-même privé de Dieu, comme une nature corporelle extérieure. Mais il eut la consolation que le vrai Dieu, le Christ, soit descendu dans ce monde privé de dieux, qu'il y ait vécu dans un corps humain et que, par Sa Résurrection, Il se soit répandu dans toute l'évolution humaine, en une impulsion christique. L'être humain put depuis lors se former une certaine manière de voir : il aurait pu se dire qu'il voyait bien le monde mais qu'il était un cadavre; en fait il ne se le disait pas car cela restait dans l'inconscient. On ne savait pas qu'on voyait le monde comme un cadavre. Graduellement se concrétisa pourtant, dans la manière de voir, le cadavre sur la croix, le Christ Jésus mort. Si on regarde le crucifix, le Christ Jésus mort, on a la nature. On a l'image de la nature dans laquelle l'être humain est crucifié ! Si on regarde l'Etre qui ressuscita du

sépulcre, et que virent les apôtres et saint Paul comme le Christ vivant dans le monde, on voit ce qu'on voyait jadis dans la nature entière. Assurément jadis on voyait le spirituel divin dans de nombreux êtres : dans les gnomes, les nymphes, les sylphes, les salamandres et tous les autres êtres possibles des hiérarchies terrestres. On voyait la nature imprégnée d'esprit et d'âme. Depuis lors on éprouva le besoin de résumer, ce qui se disséminait dans la nature, sous l'influence de l'intellectualisme qui germait déjà. On le résuma dans le Christ mort sur la croix. Dans le Christ Jésus on voit tout ce qu'on a perdu dans la nature extérieure. On voit toute la spiritualité dans le fait que de ce corps s'est élevé le Christ, l'Esprit divin qui a surmonté la mort, et à la présence duquel toute âme humaine peut désormais participer. Nous avons perdu la faculté de voir ce qui est spirituel divin dans la nature qui nous entoure. Mais nous avons acquis la faculté de retrouver ce spirituel divin dans le Christ grâce au Mystère du Golgotha.

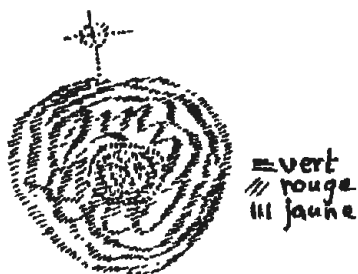
Telle est l'évolution. Ce que l'humanité a perdu lui fut rendu dans le Christ. Par ce qu'elle a perdu elle gagna l'égoïsme, c'est-à-dire que le sentiment de soi lui devint accessible. Si la nature n'était pas morte pour l'expérience humaine, l'homme ne serait jamais arrivé à l'expérience du *je suis*. Il peut se ressentir intérieurement, mais en ayant besoin d'un monde extérieur spirituel. Le Christ le fut, Mais le *Je suis*, l'égoïté, est érigé sur le cadavre de la nature.

C'est ce que ressentait saint Paul. Reconstituons-nous ce sentiment de saint Paul. Autour de nous se trouve le cadavre de ce qu'on voyait jadis. On voyait la nature comme le corps physique du divin, du psychisme et du spirituel. On voyait les montagnes comme nous voyons nos doigts aujourd'hui. Il ne serait venu à l'idée de personne de prendre les montagnes pour de la nature sans vie, pas plus que nous ne pensons à nos doigts comme à des membres sans vie. Au lieu de cela on se disait : ceci est psychique et spirituel, c'est la Terre, elle a des membres et la montagne en est un. Puis la nature est morte. L'être humain perçoit le *je suis* intérieurement, mais il ne pourrait pas exister comme un ermite sur la terre privée d'âme et d'esprit s'il ne pouvait tourner le regard vers le Christ. Seulement nous ne pouvons pas simplement regarder le Christ du dehors, en Le laissant extérieur à nous-mêmes; nous devons maintenant L'accueillir dans notre Moi.

Pour nous élever au-dessus du *je suis* journalier, nous devons pouvoir nous dire : non pas moi, mais le Christ en Moi. Représentant schématiquement ce qui existait, nous pourrions dire que jadis on ressentait la nature alentour (vert). Et cette nature était partout imprégnée d'âme et d'esprit (rouge). C'était à une époque très ancienne de l'humanité. Plus tard on ressentait encore bien la nature, mais on se sentait capable de ressentir son propre *je suis* (jaune) vis-à-vis de la nature qui avait déjà été privée d'âme.

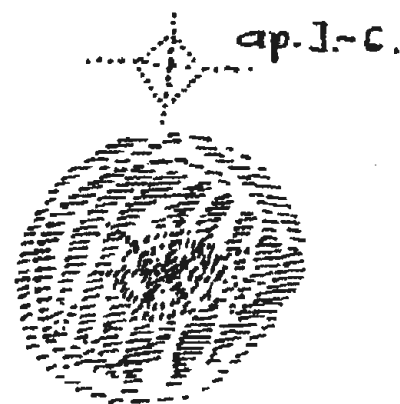


On avait besoin alors de voir l'image du dieu présent en soi, et on le ressentait dans le dieu Dyonisos, qu'on voyait représenté dans le drame grec.



Plus tard encore on ressentit la nature privée d'âme (vert) et en soi le *je suis* (jaune), mais le drame devint une réalité. La Croix s'éleva au Golgotha. En même temps, ce que l'être humain avait perdu originellement surgit de son être intérieur et il en rayonna ceci (rouge) : Non pas moi mais le Christ en Moi. Que disait-on dans l'Antiquité ?

Sans être à même de le dire, l'être humain ressentait : Non pas moi mais le spirituel divin qui est autour de moi, en moi, partout. Il avait perdu ce "spirituel divin partout, autour de moi, en moi" mais il l'avait retrouvé en lui-même, et il disait consciemment ce qui avait été éprouvé inconsciemment à l'origine : "Non pas moi mais le Christ en Moi."



Le fait originel, qui avait été ressenti inconsciemment quant l'être humain ne percevait pas encore son Moi, devint un fait conscient, la perception du Christ que l'on eut dans son être intérieur, dans son cœur, dans son âme.

Lorsqu'on en dessine un tel schéma si ordinaire (p. ci-dessus) ne voyez-vous pas là formellement ce qu'on doit ensuite représenter en idées ? Ne voyez-vous pas le monde entier rempli de l'esprit du Christ qui surgit à l'intérieur de notre être, où Il s'est in-

troduit d'abord du cosmos ? Comprenez bien l'importance de la lumière solaire pour nous, qui ne pouvons pas vivre physiquement sans elle qui nous entoure de tous les côtés. Alors vous me comprendrez aussi si je vous dis que dans les temps anciens, dont je viens de parler, on se sentait comme de la lumière au sein de la lumière. On se sentait faire partie de la lumière. Au lieu de dire : *je suis*, on percevait les rayons solaires qui tombent sur la terre et on ne s'en distinguait pas. On se percevait soi-même lorsqu'on percevait la lumière, car on se percevait en elle. Lorsque la lumière apparaissait on se sentait voguer sur l'ondoiement de la lumière, sur l'ondoiement de ce qui est solaire, du Soleil.

Depuis la venue du Christ on sent cela agir dans son propre être intérieur. C'est le Soleil qui entre dans notre être intérieur et qui y œuvre. Naturellement, dans le Nouveau Testament on trouve de nombreuses fois le Christ comparé à la lumière. Mais lorsque l'anthroposophie s'efforce de faire remarquer aujourd'hui qu'il s'agit là d'un fait, ce fait est nié, surtout par les personnes dont la Faculté est désignée du nom de théologie dans les registres des universités. Elles récusent la connaissance de ces choses. Il est très significatif qu'il y ait eu à Bâle un de ces théologiens, un ami de Nietzsche, Overbeck⁴, qui écrivit un livre sur la nature christique et la théologie moderne. Dans cet ouvrage il se propose de constater, en tant que théologien, qu'à son époque, peu après 1870, on était encore chrétien mais que beaucoup de choses

avaient déjà cessé d'être chrétiennes, et qu'en tout cas la théologie n'était plus chrétienne. Voilà ce que le professeur de théologie Overbeck, qui enseignait à la Faculté de théologie de Bâle, voulait prouver par son ouvrage au sujet du caractère chrétien de la théologie moderne. Il y a même très bien réussi; si on prend son ouvrage au sérieux on arrive à être convaincu qu'il y a encore bien des choses chrétiennes, mais qu'en tout cas la théologie moderne a cessé de l'être. Il y a peut-être encore bien des choses chrétiennes aujourd'hui, mais en tout cas dès que les théologiens commencent à parler du Christ, leurs paroles ne sont plus chrétiennes. Seulement, d'ordinaire, on ne prend pas ces choses assez au sérieux. Mais il faudrait le faire, car ainsi on verrait non seulement la nécessité de l'activité anthroposophique actuelle, mais aussi toute la signification de l'anthroposophie. On serait surtout conscient de sa responsabilité à l'égard de ses contemporains au sujet de la connaissance anthroposophique. En effet, aujourd'hui celle-ci devrait être la base de toute connaissance. Toutes les connaissances, et en particulier les sciences sociales, devraient être tirées de la connaissance anthroposophique. Car en apprenant que la lumière du Christ vit en nous (le Christ en moi), nous apprenons aussi à voir en nous autre chose que l'être humain comme faisant simplement partie du cadavre de la nature. C'est de la conception de l'être humain faisant partie du cadavre de la nature qu'est née notre époque antisociale, asociale. Nous devons revenir à une manière de voir qui fasse

à nouveau de nous des frères, qui ramène de vraies impulsions morales dans l'humanité. Mais pour cela nous avons à faire des progrès, au point de comprendre la parole " Non pas moi, mais le Christ en moi " et trouver le Christ comme une force effective dans les rapports entre humains. Sans cette connaissance nous n'irons pas de l'avant. Nous avons besoin d'elle et il faut que nous la trouvions. Si nous avançons jusqu'à elle, nous avancerons vers une vie sociale christifiée.